

Le béret.

Jeune sous-lieutenant affecté au 27^{ème} RI, en 1966, les occasions étaient nombreuses de rencontrer des anciens, beaux soldats, ayant combattu en Indochine et en Algérie. Beaucoup, souvent les plus décorés, en disaient peu sur ce qu'ils avaient vécu. Cependant, il arrivait, lorsqu'une occasion se présentait, que des langues se délient, et qu'au détour d'une manœuvre ou d'une séance d'instruction, le passé resurgisse et qu'un récit en lien avec l'activité du moment vienne l'illustrer.



Le lieutenant B. était un "Brechignac", du nom de ce commandant d'un bataillon parachutiste rivalisant, en opération, de courage et d'efficacité avec Bigeard, mais plus sobrement, sans éclat ni ostentation. Le lieutenant B. était un magnifique soldat, archi décoré. Il était avare de commentaires, et bien sûr détenteur d'une immense expérience du combat et de la manœuvre d'une section. Il m'a beaucoup appris. Il était célibataire. Nous avons sympathisé, et nous nous retrouvions souvent à la popote du fort d'Hauteville. Le destin de cet homme fut tragique. Atteint d'une grave maladie, il s'est donné la mort alors qu'il n'avait pas cinquante ans. Au cours d'une séance de combat où, adjoint du commandant d'unité, il était venu contrôler mon activité, un de mes GV a oublié sa musette pendant la phase repli. Au lieu de chercher à la récupérer, il l'a laissée. Le lieutenant B. l'a ramassée. Au moment du débriefing de cette séance, et alors que je n'avais attaché aucune importance à cet "oubli", devant toute la section, il nous a raconté l'histoire suivante:

"J'étais jeune sergent, chef de groupe. Ma section progressant sur une piste en formation de combat, nous sommes tombés dans une embuscade Viêt et nous avons de nombreux blessés. Bien repliés derrière une diguette, nous avons réussi à mettre à l'abri tout le monde. Mais sur la piste, gisait un béret rouge. Il appartenait à un de nos blessés. Un béret. Les Viets savaient ce que signifiait ce béret rouge. Pour eux, le récupérer était synonyme de victoire. Ils le montreraient partout dans les villages, comme un trophée ravi aux parachutistes français. Pas question de le laisser tomber entre leurs mains. Pour aller ramasser ce béret, le capitaine commandant la compagnie a monté une manœuvre complète, avec appuis feu, couverture, fixation, débordement, récupération et repli, sous le feu nourri des Viets. Pas de casse. Le béret fut à nous."

Tout ça pour un béret! Pour un morceau de tissus. Mais c'était tout un symbole. Un signe d'appartenance à l'élite naissante de ce lointain corps expéditionnaire qui se battait dans l'indifférence de la métropole. Risquer de se faire tuer alors qu'on vient tout juste de s'en sortir. Quelle hargne pour un couvre-chef! Le lieutenant B. a poursuivi: *"Après cette furieuse et victorieuse contre-attaque, dans l'esprit des parachutistes de cette compagnie, s'est ancrée à tout jamais et avec force l'idée que leur béret rouge avait une valeur transcendante. Il était devenu l'équivalent du drapeau ou du fanion. L'abandonner eut été une forfaiture. Plutôt mourir."* Et d'ajouter: *"N'abandonnez jamais rien à l'ennemi, fut-ce une musette. Ce serait le premier signe de votre défaite."*

Cette anecdote fut pour moi une grande leçon. Quand plus tard, j'ai coiffé le béret vert, j'ai bien compris que lui aussi m'obligerait. Les parachutistes de la Légion n'ont pas conservé la grenade à sept flammes sur leur béret. Ils ne se sont pas alignés sur l'amarante des unités parachutistes, et ont gardé le béret vert, qui depuis l'Indochine distingue toutes les unités de la Légion. Il en est l'irremplaçable et rayonnant trait d'union. Mais la Légion n'est pas la seule. Car c'est souvent par leur coiffure que toutes les armées, armes ou subdivisions d'armes affirment avec bonheur leur originale distinction.

Mais, qu'importe !

"Sentinelle" donne aux français, sur tout le territoire, un aperçu de la diversité de ses armées. Quelle qu'en soit la couleur, et alors que toutes les tenues de combat uniformément bariolées se confondent, ce sont leurs coiffures qui signalent aux passants qui sont ces soldats. Cette crête colorée les annonce de loin. Chacun découvre en elle la marque de leur appartenance, et peut les identifier par la forme, la couleur ou le macaron qui les rehausse. Pour les voir, il faut lever les yeux. C'est suffisant pour que tous nous puissions lire dans le regard de ces hommes leur détermination et ce bref message: "Compte sur moi".

Dimanche 1er octobre, le soldat de sentinelle qui, à Marseille, a réglé son compte à l'islamiste assassin des deux jeunes filles, portait un béret vert. Il aurait pu être d'une tout autre couleur. C'est le hasard. Nul ne peut en tirer gloire.

Simplement, il a, un instant, renvoyé à la nation l'image du devoir accompli.